

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 36

Artikel: Lè râinès d'avelhiès
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184364>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Amour conjugal.

Lors de la grande effervescence républicaine qui agita l'Allemagne en 1848-49, le général Wrangel (qui n'était pas encore *der ole Wrangel*) faisait aux malheureux démocrates une chasse impitoyable.

Le général avait surpris et entouré je ne sais plus quelle localité en insurrection ; les troupes de l'ordre gagnaient du terrain et les malheureux insurgés n'avaient aucune merci à espérer, quand une circonstance imprévue vint faire diversion : Une lettre anonyme, portant le timbre de Stettin, résidence de la famille du général, lui fut apportée par la poste. De cette lettre il résultait que, si le général donnait suite à sa victoire, les démocrates de Stettin pendraient sa femme à la lanterne !

Après avoir lu l'écrit en question, le général fait appeler son fils alors lieutenant sous ses ordres et, lui donnant la lettre, dit : *Eh ! bien, je suis curieux de voir ce qu'ils feront.*

Le fils, moins philosophe, demande en grâce un congé qui lui est accordé, part et arrive à Stettin sans perdre un instant. Pendant son voyage, la victoire du papa était parachevée, les démocrates fusillés, pendus, incarcérés, comme le méritent ceux qui gênent le *droit divin*; et le télégraphe en avait apporté la nouvelle à Stettin avant l'arrivée du lieutenant. Néanmoins la maman n'avait point été molestée, et, au bout de quelques jours, il devint évident que la menace anonyme n'était que de la fanfaronade.

Le fils rejoint l'armée, annonce cette bonne nouvelle à son père, qui lui répond : *Eh ! bien, tu le vois ! Il n'y a pas moyen de se fier à ces canailles de démocrates.*

Le râinès d'avelhiès.

— Quin nové pè Lozena, Jean-Louis ?

— Oh ! lâi font pas grand pussa. Portant coumeint n'etiâ à la Crâi fédérâla, tsi Peytrequin, qu'on bêvessâi on litre, n'ein vu passâ dou gendarmes qu'ein menâvon ion qu'avâi lè menottés et que n'avâi pas l'ai d'allâ à noce.

— Ouai ! et qu'avâi-te medzi ?

— Oh lo coquin, l'é bin recognu, l'étai cé coo qu'a passâ perquie l'autra demeindze, que veindâi dâi râinès d'avelhiès d'Etalie, que ia bounadrâi dê dzeins qu'ein atsiton, compto po crâisi lè racès, tot coumeint on sâ po lè tsévaux avoué clliâo z'âtalons que lo gouvernémeint fâ veni pè l'Or; et paré que lo mâ est bin dè pe dâo avoué clliâo z'Etaliénès. Adon cé individu, que n'est que n'eindieujâo avâi veindu dè clliâo râinès à dâi dzeins dè pè Lozena, mâ pas petout dein lè bénès, clliâo tsancrâs dè bêtes ont étranliâ totè lè z'avelhiès, que cein a fê onna boutséri pi qu'à Valaire quand lè z'avelhiès dè Vallorbès lâi vognont, et ma fâi lè dzeins qu'ont dinsè z'u lâo thêlo massacrâ ont portâ plieinte contré cé gaillâ, et on l'a eincoffrâ.

— Coumeint diabe cein va-te que clliâo râinès au son dinsè tiâ lè z'avelhiès; se l'aviont tiâ lè bor-

dons, eh bin vouaïquie; mâ lè z'avelhiès ! et lo gaillâ que lâi pâo-te ?

— Cein que lâi pâo ! lo larro fasâi coumeint lè Juï avoué lè vilhès rossès : pregnâi dâi grossès vouépès, que passâvè ein couleu, et veindâi cein po dâi râinès !

— La tsaravouta !

CE N'EST PAS LA DANSE

III

Car cette maxime jaculatoire, cette réminiscence de la chaire était devenue pour elle une source inépuisable d'épigrammes. Elle s'en servait comme d'un exorcisme à toutes fins.

Cependant une expression négative ne suffit pas pour faire absolument le bonheur. Il faut au moins quelque chose avec, et qui s'affirme; ce qui est naturel à ses lois. De sorte que des regards sournois et inquisiteurs de l'un comparés aux manières si discrètes de l'autre naquit un contraste qui avait mis en arrêt les pensées de Gloriette, en les fixant sur un point auquel, pour son compte, elle n'avait jusque-là guère songé.

L'auteur légitime du boiteux n'était pas précisément un ivrogne, mais un homme qui aimait à boire, animalement ; et pour couper court aux chômages, il ne dégrisait plus. L'ébriété de chaque jour continuait celle de la veille, sans lacune. Il en résultait que, cet état étant devenu normal, pour les extras, il fallait augmenter la dose, et que, dans ces occasions-là, Jacquot fils était obligé de ramener Jacquot père du cabaret.

Un soir de ce même été qu'ils rentraient ainsi, l'un convoyant l'autre, et qu'il leur fallait passer devant la maison du forgeron, celui-ci, en tablier dé cuir, se trouvait précisément dehors, sur le pas de sa porte; Julien, qui venait sans doute de faire une emplette, causait avec lui, et Gloriette, accoudée à mi-corps sur le volet d'en bas de la boutique, montrant son buste comme dans un cadre, complétait le trio.

Pour le boiteux, chez qui l'amour-propre à cette vue parla plus haut que l'amour filial, c'était un passage désagréable à franchir.

Jacquot père, au contraire, avec cet instinct rabacheur de l'homme ivre, se planta devant le groupe dans l'intention de commencer un discours. Mais la première difficulté, en s'arrêtant, ayant été de se mettre d'abord en équilibre, l'homme solide eut le temps de lui dire d'un ton de bonhomie :

— Eh bien ! voisin, ça ne va donc pas mieux ?

— « Iaquot » ne demande rien à personne... « Iaquot » passe droit son chemin... répliqua le pochard en se donnant un coup de poing dans la poitrine, ce qui lui fit perdre de nouveau son aplomb.

Alors Gloriette, qui ne savait guère retenir sa langue, et d'ailleurs n'en éprouvait nul besoin, dit tout haut, bien que pour elle-même :

— Oh ! ça, c'est pas la danse !...

L'esprit orgueilleux du beau bancal se sentit piqué de cette plaisanterie, sans toutefois oser répliquer à celle qui en était l'auteur. Mais Julien connaissait le refrain. Il avait ri aussi. Et le boiteux s'en prit à lui avec une méchanceté d'autant plus empressée qu'il n'était pas seulement vexé, mais jaloux. Ce rire d'accord lui sonnait mal aux oreilles.

— Hé ! musicien d'église, parce que tu sers la messe, faut pas te moquer de ceux qui ont levé un peu trop le coude. Le restant des burettes de M. le curé ne se vide pas non plus tout seul. Mais du vin de sacristie, ça ne monte pas à la tête, pas vrai ? Ça descend par où ça coule...

Il ricana à son tour mais sans écho.

Quant au pochard, inconscient de l'épisode, il répéta fièrement sa phrase :

« Iaquot » ne demande rien à personne... « Iaquot » passe